



A la fin de l'été 2021, en préparation de l'exposition *La Chance*, où je présenterais principalement des sculptures, je commence des expérimentations avec des tissus drapés et des fleurs séchées.

Les tissus légers et transparents forment les mouvements de l'eau, dans l'eau, à sa surface. Les fleurs sont les êtres qui vivent dans ce milieu, flottent, tombent parfois.

Ensuite, lors des portes ouvertes des ateliers de la ville de Rennes, je réalise une recherche d'installation qui se veut immersive et qui reprend l'idée d'être dans l'eau.

Sur la photographie à gauche, une guirelande de coquillages (anomies pellure d'oignon), posée au sol sur le tapis, qui me fait penser à une algue.

Ces guirelandes étaient initialement confectionnées pour en faire un rideau brillant et bruyant à l'image de l'installation de Félix Gonzales Tores Untitleded (*Blood*), 1992.





Des tissus légers et transparents font flotter des fleurs, on peut parfois être à la même hauteur que les tissus et les fleurs, au dessus, en dessous, les ensemble de drapés forment des mouvements dans l'espace, rappelant les mouvement de l'eau.

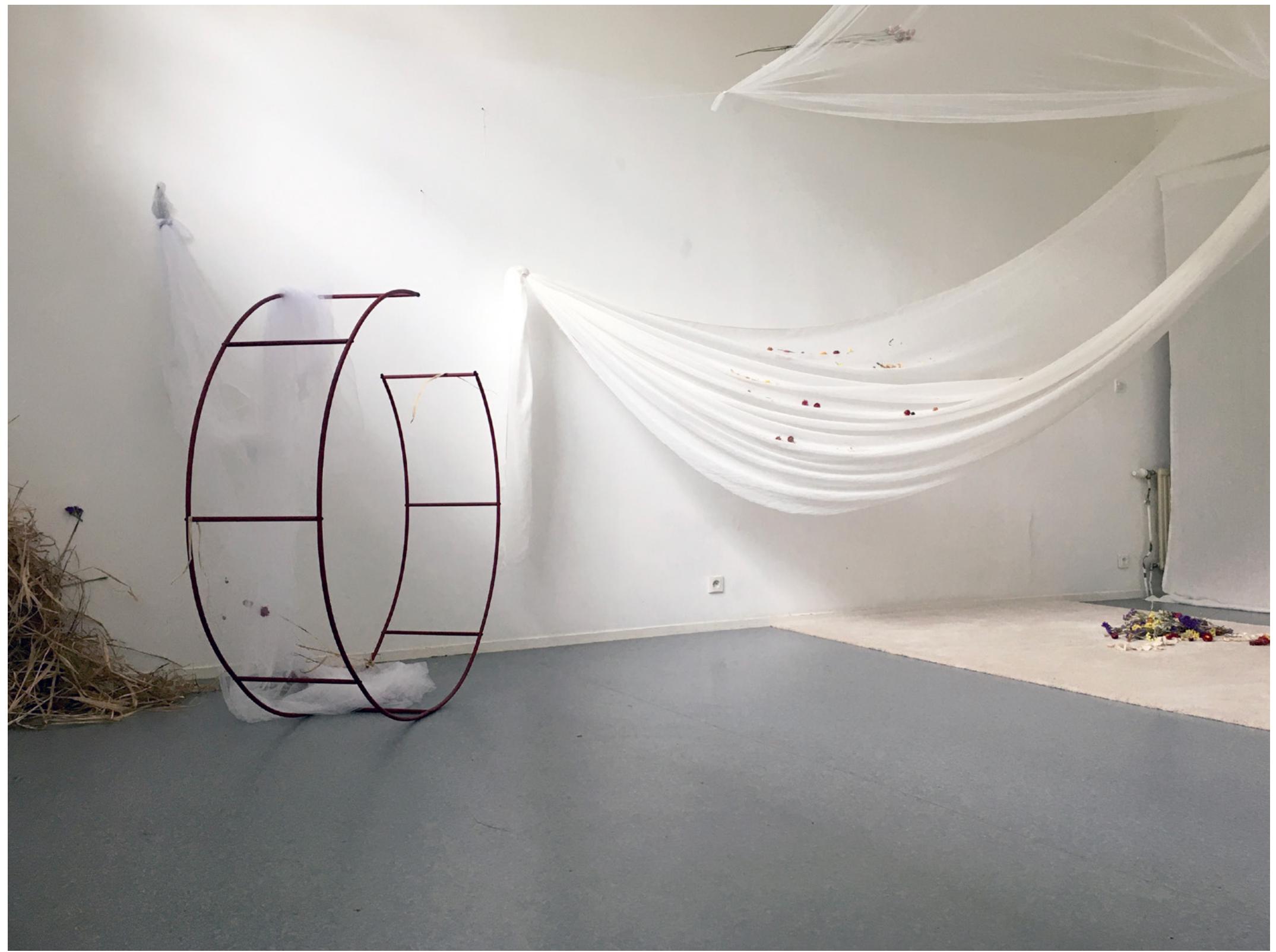
Des éléments de l'exposition du parc du Thabor, *La Chance* sont repris : sculpture, fleurs, coquillages, seaux de cyclamens...

Cette recherche d'installation laisse la possibilité aux spectateurs de s'asseoir, de s'allonger sur le tapis par exemple et de lire des textes mis à disposition.

C'est une sorte de parc, de jardin aquatique où l'on peut venir se balader.









Détails de noeuds, d'accords, d'accroches, de plis, de drapés aléatoires, de transparencies et de textiles différents.



Détails de fleurs entremêlées dans un tissu translucide, surélévées et à terre, donnant des impressions de gravitation qu'on retrouve dans l'eau, dans l'espace, dans d'autres milieu que l'air.

Il est possible que les tissus, récoltés ici et là soient eux-mêmes colorées et disparates en terme de matière.

En novembre, je participe à un atelier d'écriture avec l'écrivaine Adeline Fleury à l'école Les mots à Paris. Celui-ci dure 3 jours et il en résulte autant de textes. Chaque jour une nouvelle thématique. Ici : vous vous imaginez dans l'eau.

Ce thème faisant écho à mes recherches plastiques, j'intègre le texte dans cette partie du document.

J'ai le sentiment d'un corps à corps, je me sens légère.

Ce soir d'été le soleil vient me toucher, me réchauffer dans l'eau fraîche. La peau de mon ventre, de mon buste, de mes bras, de mes jambes et de mon visages sont tournés vers le soleil. J'entends quelques goëlands très occupés à crier. Je me retourne, les odeurs de ma plage me percutent, l'iode, le gouemont, c'est un souffle rafraîchissant, un shoot familier.

Les lumières commencent à changer. Le soleil a baissé dans le ciel et cette teinte floue - mais avec une forte luminosité - du soir apparaît. C'est le moment que je préfère pour me baigner sur cette plage exposée à l'ouest. L'horizon dessiné par ces lumières chaudes du soleil qui se mélangent aux bleus du ciel et de la mer pour devenir rose puis orangé. Le soleil continue sa course rapide, à ce niveau il semble tomber dans l'eau comme une balle en caoutchouc un peu lente tombe sur le sol par gravité après avoir été lancé.

Retournons dans l'eau. Je plonge avant l'ombre totale, c'est flou, ça pique les yeux mais comme j'aime bien voir l'eau de l'intérieur je persiste un peu. C'est gris, translucide, presque opaque.

Aujourd'hui il y a des vagues et des courants, c'est agité. J'ai changé de plage, on est en plein après-midi quelques temps après un repas copieux en famille. Je me laisse porter, virevolter dans les embruns, j'ai des souvenirs de bains à bulles des thermes marins de Saint-Malo qui me reviennent. Les chatouilles des remous, les massages de la force de l'eau qui palpe, claque, pousse, déstabilise. La couleur vert d'eau assez homogène - mélange de la couleur bien jaune du soleil et des bleus de l'eau qui ne font plus qu'un : ce vert d'eau - surmonté de sa mousse blanche aérée et légère, l'écume odorante, douce. De cette écume et de ces mouvements de l'eau dans toute sa puissance se dégagent des gouttelettes qui se déposent sur mon visage hors de l'eau, tiraillent, grattent. J'ouvre la bouche et des gouttelettes arrivent sur ma langue, c'est salé, ça picote. Le soleil chauffe sur mon visage. Lâcher prise. Je retire le haut. Sensation de liberté.

Un jour j'enlève l'installation qui est dans mon atelier, je l'ai gardé longtemps parce que je m'y sentais bien, elle rendait l'atmosphère plus harmonieux.

Amatrice du travail de James Turell, et souhaitant également avoir une influence par la lumière, je commence des recherches autour de la lumière, dans cette idée d'être dans l'eau, et qu'il y ait comme des percées de lumières venant du ciel.

Cette photographie et celles qui suivent montrent l'espace avec une couleur rose, mais cela pourrait être une autre couleur, du jaune par exemple, ou il pourrait y avoir plusieurs filtres colorés, plusieurs couleurs qui se disputeraient l'espace et s'y mélangeraient (du bleu, du jaune, du rose...).





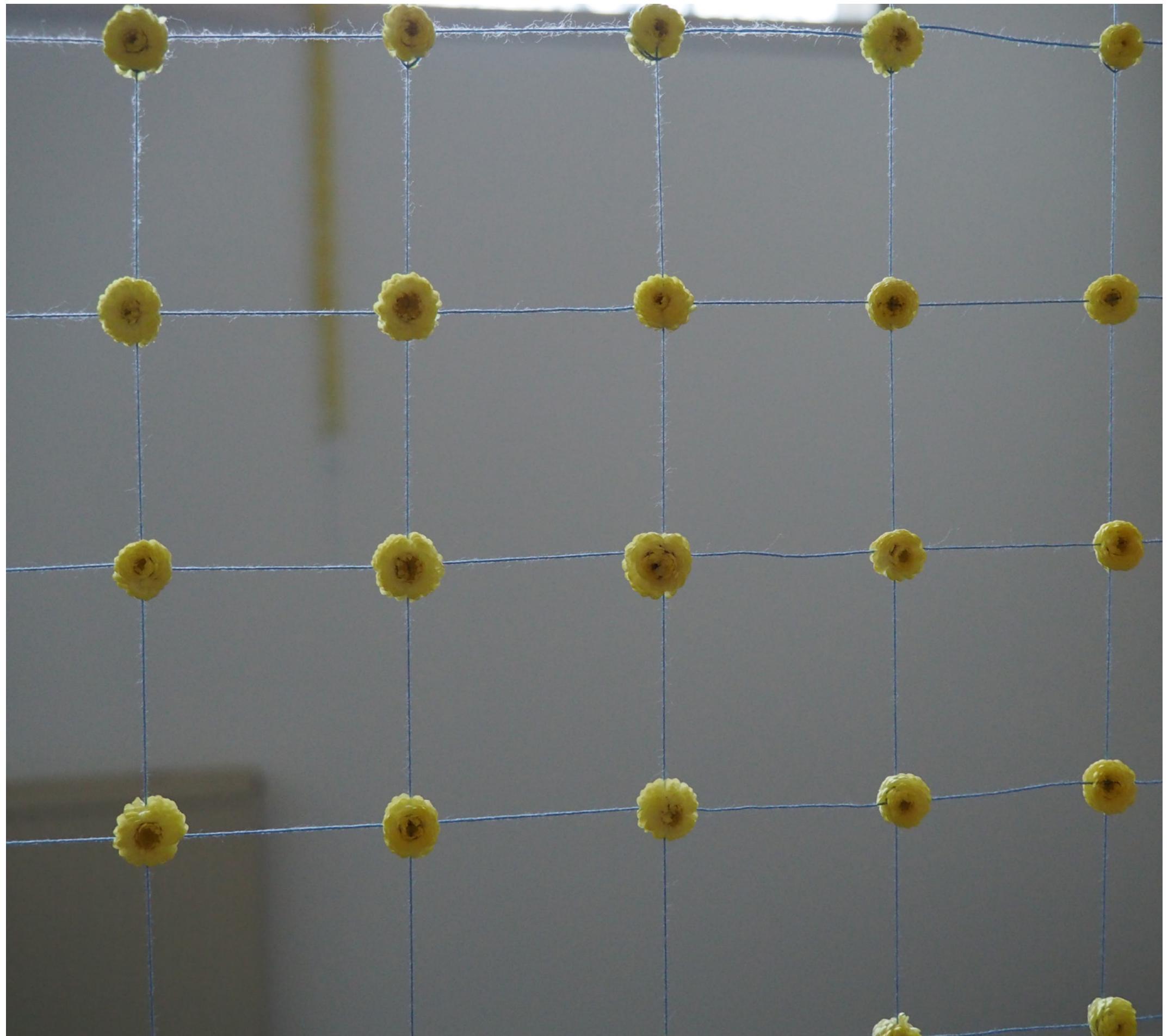
Papier calque coloré appliqué sur les néons.





Après mes expériences dans l'espace, je retourne à la confection, au « tissage » avec des fleurs. L'envie est de réaliser un tissu de fleurs à installer dans l'espace.

Fil de soie bleu et quadrillage de fleurs.



Immortelles et fil de soie bleu sur métier à tisser.

Exemple d'espacement et d'armure.

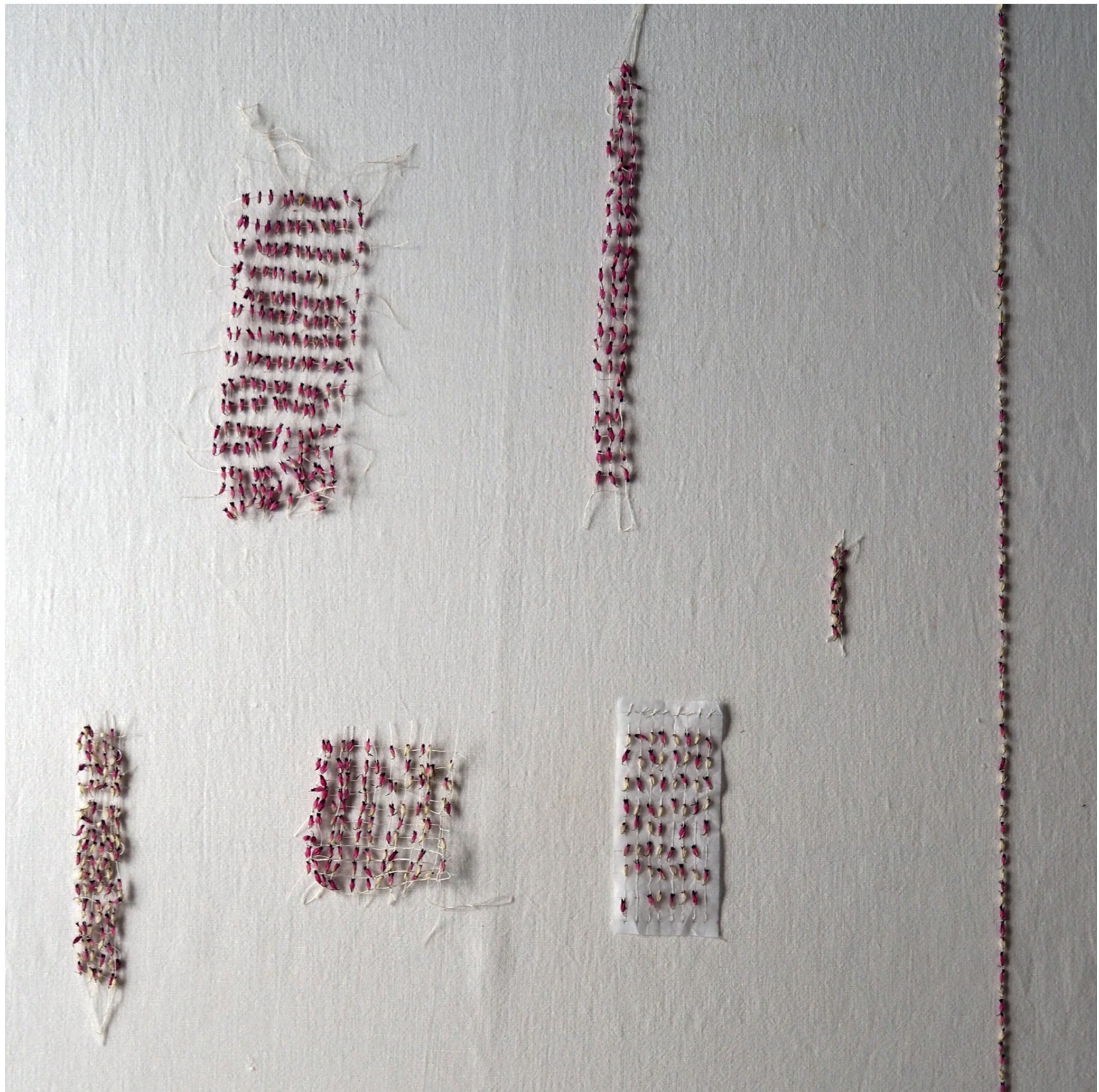


Immortelles et fil de soie bleu sur métier à tisser.

Autre exemple d'espacement et d'armure.



Fleurs du bruyère blanches et roses, fil de coton.



Exemples d'essais.



Détails.



Ici, l'envie est - comme dans la majorité de ma pratique - de fabriquer quelque chose d'éphémère, dont les matériaux peuvent se décomposer sans altérer le milieu où elle serait déposée.

Pendant la confection de ces essais, je pense à une forme qui serait plutôt celle d'un rideau, vertical, avec comme envie, de réaliser une pièce transportable, installable par quelqu'un d'autre que moi.

Cette installation sculpture ferait 2 mètres de large par 1 mètre 80 de haut et serait composée de trois parties. Trois lignes horizontales égales en tailles, se suivant les unes au dessus des autres.

La première, en haut, serait un mélange de fleurs blanches et roses avec une prédominance blanche qui la rendrait plus pale. La seconde, au milieu, faite d'un mélange équilibré, autant de fleurs blanches que roses. La dernière, en bas, mélangerait fleurs blanches et roses avec une prédominance rose, serait la plus foncée.

Cela donnerait une idée d'horizon, de coucher ou de lever de soleil matérialisé.

Etant donné les temporalités très longues, le coup physique et mental important d'une telle production de tissu de fleurs de bruyère, le projet change.

Cela pourrait devenir une sorte de rideau / de cimaise de guirlandes de fleurs installées à la verticale, tendues du sol au plafond, ou suspendues sur une structure au plafond et lestées par un poids en bas.

Ce rideau pourrait prendre plusieurs formes : il pourrait être droit, arrondi de telle sorte qu'on puisse y entrer et être à demi entouré, ou encore, en deux parties droites, formant ainsi un couloir.



Pour finir, voici les deux autres textes que j'ai écrits pendant l'atelier d'écriture que j'ai suivi au début de l'année.

L'écriture est un médium que je cherche utiliser, soit pour accompagner des installations, soit pour les chanter ou faire de la musique, soit dans l'idée d'écrire une nouvelle ou un roman.

Pour celui-ci, la consigne était d'écrire sur un rêve, suite à la lecture d'un rêve de Beaudelaire.

Il y a une rue. C'est la rue du Monoprix de Boulogne Billancourt ou peut-être de Paris côté 15ème. Cette rue est un boulevard, large, plein de voitures. Le Monoprix est près d'un carrefour à feux, les automobilistes s'y pressent nombreux tous les jours.

Je suis là, à cet endroit terrible de la première dispute avec cet amour impossible. Je me souviens sans en voir les images d'un autre passage de ma vie où j'ai cru perdre mon père assoupi parce qu'il l'avait décidé, d'ouvrir le gaz, de s'enfermer et de partir. S'en est suivi un long passage à vide. Pour lui l'hôpital, remonter à la surface. Pour moi, mutique, chercher à vivre, à me construire.

A la place du Monoprix, un mur en béton, immense. Il continue de grandir à chaque difficulté que je rencontre, que je n'arrive pas à régler.

La rue de la dispute, la grisaille de Paris, une nuée de poussière épaisse et étouffante, un chantier à moitié abandonné.

J'ai la poitrine serré, mal au ventre. La nausée. A travers la grisaille et la poussière, je vois une porte, ou plutôt les contours d'une porte qui se dessinent, d'un gris plus foncé que les autres. Je suis curieuse de voir ce qu'il y a derrière, je n'ai pas la clef pour l'ouvrir. Je sens pourtant quelque chose qui m'appelle derrière ce mur. Je m'y colle de tout mon corps. Une sensation agréable, d'apaisement se diffuse en moi.

Mon corps devient léger, une force plus grande me soulève, elle me fait graviter. Je monte et monte encore. Je longe ce mur si haut, lentement. J'aperçois le chantier de plus haut, y a t'il une logique à ces constructions ? Elles sont toutes inachevées, des gravats, du béton. Des matériaux que je déteste. J'aime la terre, les arbres, les rivières moi, j'aime les éléments dans leur essence première. Pourquoi ai-je construis avec des matériaux si pauvres, avec une pérennité douteuse ? Est-ce bien mes choix ?

C'est le moment présent, le temps n'existe pas. De l'autre côté du mur, un paysage vierge, vert, avec des arbres et de l'eau. Un paradis. La possibilité de l'amour. Une vision idyllique. Le rêve d'un autre passé futur à construire, une renaissance, avec plus de corps, moins de tête, moins de souffrance.

Et enfin, écrire en partant de cette phrase d'Annie Ernaux « Plus je fixe la fille de la photo, plus il me semble que c'est elle qui me regarde... ».

« Plus je fixe la fille de la photo, plus il me semble que c'est elle qui me regarde1... »

Elle me regarde, elle le regarde, celui qui prend la photo. Elle est là pour lui, elle est là pour lui plaire, pour être aimée et cajolée, pour être précieusement conservée dans un emballage douillet, rassurant - la première image qui me vient en tête c'est une pierre précieuse, rouge, brillante, incroyablement lourde pour sa petite taille, posée au centre d'un coussin en satin de soie blanche, l'affaissant profondément par son poids - enrichissant intellectuellement. Ces choses, elles me les rappellent de par son sourire enjôleur.

Je suis elle, mais je suis moi quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus, à qui on a ajouté. Quelqu'un de moins, à qui on a soustrait. Une addition et une soustraction permanente, dynamique, toujours en mouvement, évoluant dans des énergies variées et changeante. Avec les facteurs interdépendants de ce qui est, de ce qui a été et de ce qui sera.

Additionné et soustrait quoi exactement ?

Je suis autre, elle me regarde et je me rappelle de tout ce qui a suivi dans ce court instant, ces deux dernières années. C'est le pouvoir qu'a cette photo, me montrer l'évolution d'une jeune femme en recherche, qui expérimente sa vie.

Le coeur qui palpite pendant la photo, en dépit de ce que je peux dire sur l'état des choses, j'avais quelqu'un avec moi à ce moment de la photo. Quelqu'un avec qui j'étais engagé, quelqu'un sur qui compter. L'état des choses est mouvant.

Expérience sur expérience, recherche : trouver quelqu'un d'autre sur qui compter, un amant de préférence. Les caresses c'est important, ça calme, ça fait se sentir vivant.

Perdue dans un désert. Je vois une Oasis, mais m'aperçois bien vite du tour joué par mon imagination. Il ne me plaisait pas de toute façon, je n'aurais pas de mal à l'oublier. Et finalement... Tout ces hommes, tout ces amants forment une seule personne. Des mois, une année d'amour. L'addition de chacun me convient, l'un sans l'autre n'a plus d'intérêt.

Vous ne m'aimiez pas assez, je ne vous aimais pas assez. J'ai perdue mon innocence grâce à vous, merci.

Chère Delphine,
Tu n'es plus avec moi mais tu es partout là où je suis.

1F. « Mémoire de fille », Annie Ernaux